

La rose des voix

Marc André Brouillette

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, M. A. (2015). La rose des voix. *Lettres québécoises*, (157), 11–13.

La rose des voix

« Sait-on que le jour est aveugle », écrit Martine Audet dans les premières pages de son recueil *Les murs clairs*, dont la force et la maturité écartaient d'emblée, au moment de sa parution, l'habituelle promesse projetée sur une première œuvre. En effet, un univers, riche et entier, se livrait et se délivrait. Une langue, puissante et retenue, touchait aux fragilités de l'existence.

Face à ce paradoxe de la lumière et de l'aveuglement, la poète proposait une écriture où le corps, qui y occupe une place centrale, devient l'instrument réversible des élans de vie et de mort. Par la suite, elle n'a cessé de chercher à nommer les sensations de plénitude et de vide, qui surgissent et qui se tissent momentanément. Cette poésie révèle ainsi la profonde vulnérabilité de l'existence, à l'intérieur de laquelle les interrogations se transforment en source de clarté.

Densité sensible

La force singulière de cette œuvre réside notamment dans une écriture du dépouillement, qui confère aux images une nécessité intrinsèque. Comme le montreront les recueils qui suivront — pensons à *Doublures* et *Orbites*, ce dernier ayant remporté les prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec et Estuaire des Terrasses Saint-Sulpice —, les poèmes privilégient certains objets, qui établissent un univers symbolique qui s'impose, sans jamais être surchargés. Bien qu'elle fasse partie en quelque sorte des archétypes de la poésie, la figure de la rose constitue l'un de ces objets particulièrement signifiants, que l'auteure réinvestit de manière troublante :

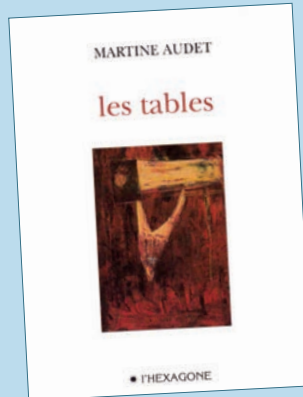
quelle est donc cette vie / où ce qui tombe / tombe en nous // je reste là sans trop savoir / le cœur caché dans le nœud des bras // le cœur serré comme les roses (Doublures, p. 26)

De même, l'image de l'os, qui traverse toute l'œuvre, désigne à la fois l'absence (de chair) et la présence (du corps), tout en induisant une tension entre le passé et le futur. À cet égard, il n'est pas anodin de constater que la première contient la seconde (r-os-e), soulignant ainsi le jeu d'emboîtements mais aussi l'étroite solidarité que l'écriture d'Audet établit entre les éléments fondamentaux de son univers.

Amorçant une transition dans le parcours de l'auteure, le recueil *Les tables* — pour lequel je conserve une affection particulière — renouvelle les interrogations personnelles par l'intermédiaire de variations sur cet objet du quotidien. Si la table demeure, faut-il le rappeler, l'un des principaux outils de travail de l'écrivain, elle se transforme ici en un lieu symbolique où convergent la parole et le pain, les rituels et les rêves. Elle



MARTINE AUDET



devient un refuge permettant de faire coexister les questions et les paradoxes :

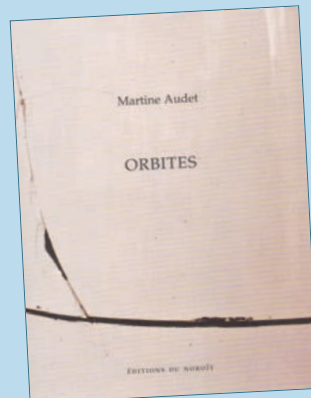
Que du pain / désormais / sur la table // j'efface les lettres d'un poème / comme on dissimule des preuves // pourquoi cette transparence / et le souci que j'en ai // quelle menace précède ma question (Les tables, p. 51)

Les quatre premiers recueils forment un ensemble dans lequel les voix de Rilke et de Celan, d'Anne Hébert et de Jacques Brault résonnent tout particulièrement. L'une des grandes qualités de cette écriture est de s'être réapproprié avec beaucoup de justesse la puissante retenue de tels auteurs, tout en déployant un univers sensible très singulier.

Arrachement amoureux

En 2003, un nouveau cycle débute par la publication du livre *Les mélancolies*, fruit d'un nouvel engagement, pleinement assumé, dans la matière des mots. S'avérant l'un des plus ambitieux projets de la poète, ce recueil décline, tout au long de ses douze parties, différents angles de ce sentiment mêlé de tristesse et de rêverie. Mais avant tout, il canalise un inconsolable arrachement, auquel répond une parole qui s'étonne sans cesse de survivre à l'extrême fragilité de l'existence :

Je pose feuilles, ciel, la vie souffrante et mesure le poids de ce que je ne suis plus. Toute parole prête l'oreille. Toute rose frôle la disparition de nos ombres (Les mélancolies, p. 41).



Cet arrachement — qu'il vise l'enfance, l'autre, le propre corps du sujet ou le monde matériel — trouve, dans ce recueil et dans les suivants, son expression dans une écriture plus tendue et synopée. Cela se manifeste de diverses façons, comme dans *Les manivelles*, où seuls les premiers mots du poème occupent toute la page de gauche, ou bien dans *L'amour des objets* et dans *Je demande pardon à l'espèce qui brille*, qui font tous deux un usage singulier de la ponctuation.

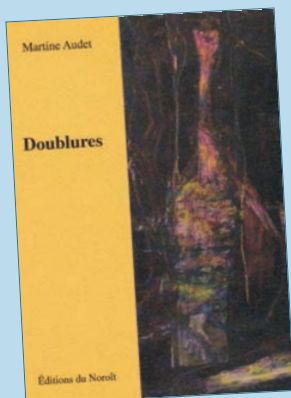
Malgré ses élans sombres et ses images clairvoyantes, la poésie d'Audet est empreinte de la vitalité des survivantes, cette communauté de personnes marquées par la souffrance, mais qui arrivent à faire naître, dans cette adversité que le destin impose sans raison, un profond sentiment amoureux. En effet, chaque recueil est l'occasion d'en interroger et d'en renouveler la nécessité, tout en le dirigeant vers différentes entités : la personne aimée, bien sûr, mais aussi l'oiseau, l'étoile ou encore le fleuve. Le poème devient ici un puissant moteur d'attachement au monde extérieur, car il suscite, en dépit des abandons et des solitudes ressentis par le sujet, un ancrage et une liaison :

Tu ne vois pas la neige / mais son dessin / tranquille // tu en aimes la main / sans mémoire // un rêve où se tenir / immobile (L'amour des objets, p. 74)

Bien qu'il demeure sans cesse sur un fil, à la fois tendu et fragile, l'amour ne vient pas magnifier le cours de l'existence, mais soutenir la possibilité d'une ouverture, d'une faille capable de révéler certains traits de l'humaine condition du sujet.

Dialogues artistiques

Au cours de ce deuxième cycle, Martine Audet a commencé à collaborer à plusieurs projets. Pensons au livre-CD *Personne ne sait que je t'aime*, conçu avec le poète José Acquelin et le compositeur Michel F. Côté, et dont chaque poème visite les trente-trois chambres d'un hôtel imaginaire. À cela s'ajoutent deux magnifiques livres d'artistes : *Des lames entières*, dans lequel les textes dialoguent avec les gravures de François-Xavier Marange et, plus récemment, *Déjouer*, qui rassemble, sur les six faces d'un dé, les poèmes d'autant d'auteurs et, sur un autre, les œuvres de l'artiste Marie-Claude Bouthillier. Ces deux derniers ouvrages s'inscrivent dans un intime rapport à l'image, qu'Audet explore discrètement, avec le dessin ou la photographie, depuis de nombreuses années. On peut voir avec plaisir le fruit de cette démarche sur une dizaine de ses couvertures et dans l'ouvrage du poète Michel van Schendel qu'elle a illustré. Au printemps 2009, elle présentait à Montréal une première exposition de photographies, qui se prolonge dans le recueil *Le ciel n'est qu'un détour à brûler*, paru l'année suivante. Ce livre juxtapose des photographies ayant pour objet le papier (surface manuscrite, imprimée, pliée, déchirée) et des poèmes de deuil, comme si les traces et la parole devaient réinventer un nouvel espace où poursuivre son



chemin : « il faut un peu d'infini / parmi les morts / le petit poème / éclate au cœur » (p. 87). Enfin, d'autres collaborations touchent le domaine de la littérature jeunesse, à l'intérieur duquel Audet, outre un premier recueil destiné aux adolescents, a aussi écrit le texte d'albums illustrés. Dans *Xavier-la-lune*, elle souligne l'importance du poème, alors que *Dans mon livre de cœur* célèbre la présence du livre, qui devient un véritable compagnon pour l'enfant.

La voix, le souffle

Si cette écriture est l'une des plus fortes parmi celles qui ont surgi au cours des vingt dernières années, c'est notamment parce qu'elle demeure intimement liée à la voix et au souffle qui l'incarnent et qui la donnent à entendre, comme on fait un don sans retour. Martine Audet fait partie de ces poètes — à l'instar de Geneviève Amyot, Marie Uguay ou Denise Desautels — dont la voix fait corps avec la parole poétique, en inscrivant cette part fragile et friable de l'identité dans ce qui se module et se retient. Grave et rauque, sa voix porte aussi en elle le poids d'un monde repoussant sans cesse les interrogations béantes que formulent les poètes, ces marginaux du sensible enracinés dans le tiraillement de l'existence. Son timbre fait entendre le silence qui s'échappe des pierres et des os, de ce monde obscur et tenace qui habite chaque individu. Explorant les signes vivants d'un tel monde, sa voix se glisse dans les failles sinueuses qui taraudent les désirs et les rêves.

La publication simultanée, en 2010, des recueils *Le ciel n'est qu'un détour à brûler* et *Je demande pardon à l'espèce qui brille*, regroupés sous le titre *Les grands cimetières*, vient clore un important cycle. En effet, l'ensemble des œuvres de cette période, tout en poursuivant l'exploration des motifs présents dans les premiers recueils, se caractérise par un renouvellement constant des composantes signifiantes du poème, à la manière des Gertrude Stein et Nicole Brossard, deux écrivaines qui ont beaucoup influencé Audet. Le dynamisme d'un tel renouvellement découle ici à la fois d'une exigence et d'une sensibilité, qui ne se sont jamais laissés emballer par l'ivresse des vertiges formels. Au croisement de l'écriture et de l'expérience, ses poèmes creusent leur sillon pour faire entendre les facettes d'un monde énigmatique, mais toujours incarné dans une parole rigoureusement contenue.

Échos fulgurants

Malgré la vitalité de la poésie québécoise, rares sont les voix qui concentrent ainsi leur force singulière, poursuivent leur chemin dans l'exigence du sens à partager et maintiennent, d'un livre à l'autre, la qualité de l'échange avec les lecteurs. S'il est permis de voir, avec la parution de deux plus récents recueils, *Des voix stridentes ou rompues* et *Tête première dos contre dos*, une nouvelle étape dans le parcours de l'écrivaine, on y remarque une présence accrue des voix qui se croisent, s'interrogent et appréhendent le devenir silencieux qu'annonce toute parole :

observe-forme-quitte-arrête-creuse-danse-pardonne- // voilà / en pâture / ce qui étonne / ce que

chacun pointe / dans le silence du cœur / vers quoi vas-tu / poème ? (Tête première dos contre dos, p. 65)

La réponse se trouve sans doute dans le mouvement d'une écriture qui fait résonner l'écho intime des vacillements et des stupeurs. Au-delà de l'œuvre désormais incontournable à laquelle elle se consacre patiemment, Martine Audet incarne un souffle unique et profondément engagé dans le travail des mots, capable de transformer les fragilités individuelles en paroles fulgurantes.



BIBLIOGRAPHIE

Poésie

Tête première dos contre dos, Montréal, Le Noroît, 2014.

Des voix stridentes ou rompues, Montréal, Le Noroît, 2013.

Le ciel n'est qu'un détour à brûler. Les grands cimetières I, photographies de l'auteure, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2010.

Je demande pardon à l'espèce qui brille. Les grands cimetières II, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2010.

L'amour des objets, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2009.

Les manivelles, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2006.

Personne ne sait que je t'aime, Montréal, Planète rebelle, coll. « Hôtel central », livre-cd en collaboration avec le poète José Acquelin et le compositeur Michel F. Côté.

Les mélancolies, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003.

Les tables, Montréal, l'Hexagone, 2001. Tirage de 500 exemplaires dont 100 ornés de reproductions de peintures de l'auteure.

Orbites, Montréal, Le Noroît, 2000; réédition, 2011.

Doublures, Montréal, Le Noroît, 1998.

Les murs clairs, Montréal, Le Noroît, coll. « Initiale », 1996.

Livres d'artiste

Déjouer, Montréal, Roselin, 2013; réalisé par Jacques Fournier avec des œuvres de Marie-Claude Bouthillier, et des poèmes de Louise Cotnoir, Denise Desautels, Louise Dupré, Diane Régimbald, Élise Turcotte et Martine Audet.

Des lames entières, réalisé par Paule Mainguy avec des gravures de François-Xavier Marange, Montréal, du Braquet, 2011.

Livres jeunesse

Dans mon livre de cœur, illustrations de Katty Maurey, Montréal, La courte échelle, 2014.

Xavier-la-lune, illustrations de Luc Melanson, Montréal, Dominique et cie, 2010.

L'oiseau, le Vieux-Port et le charpentier, poèmes de Michel van Schendel, illustrations de Martine Audet, Montréal, l'Hexagone, 2006.

Que ferai-je du jour, lithographies de Daniel Sylvestre, Montréal, La courte échelle, coll. « Poésie », 2003; réédition avec les recueils de Louise Dupré, Herménégilde Chiasson et Élise Turcotte, sous le titre *Poésie volume 2*, 2011.

Livres traduits

The Body Vagabond: Selected Poems, traduction d'Antonio D'Alfonso, Victoria, Ekstasis Editions, 2014.

Martin on the Moon, traduction de Sarah Quinn, Toronto, Owl Kids, 2011.

El amor de los objetos, traduction de Mercedes Roffé, New York, Pen Press, 2010.



eStuaire

LE POÈME EN REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,39 \$	55 \$	65 \$
	INSTITUTION 73,58 \$	INSTITUTION 75 \$	INSTITUTION 85 \$
2 ANS	73,58 \$	90 \$	110 \$
	INSTITUTION 133,37 \$	INSTITUTION 130 \$	INSTITUTION 150 \$
3 ANS	105,78 \$	—	—
	INSTITUTION 193,16 \$	—	—

NOM

ADRESSE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

COURRIEL

VEUILLEZ M'ABONNER À PARTIR DU NUMÉRO

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, outremont (QC) H2V 4V1

